

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Dans nos bras, les constellations

Ida Banaszak



Numéro 151, automne 2022

Coming out : orientations textuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99388ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Banaszak, I. (2022). Dans nos bras, les constellations. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (151), 52-56.

# Dans nos bras, les constellations

Ida Banaszak

PAR LA FENÊTRE de la salle d'attente, je vois la Lune qui penche son demi-visage vers la Terre. J'attends que la dermatologue m'accueille dans son cabinet pour examiner mes grains de beauté. Je me perds dans la contemplation d'une reproduction d'un tableau de Diego Rivera. Lorsque je relève la tête, la Lune a disparu. Je scrute le rectangle de ciel bleu, je la cherche et me penche au point de glisser de ma chaise. La Lune s'est retirée derrière l'encadrement de la fenêtre.

La dermatologue me demande si j'ai vu les nouvelles. Je lui réponds que non, que je n'ai pas de téléphone intelligent. La femme qui m'ausculte est volubile comme à son habitude, mais elle regarde de temps à autre par la fenêtre. Elle me dit au revoir d'un air absent : elle est déjà penchée sur son téléphone.

Dans la rue, je regarde le ciel comme les autres personnes autour de moi. L'ambiance qui règne ce matin me rappelle les premières pages de *L'étoile mystérieuse* : l'atmosphère pesante que cause la nouvelle étoile dans la constellation de la Grande Ourse, l'asphalte qui fond et emprisonne les pattes de Milou, le « Dong ! » qui ponctue les prédictions grotesques de Philippulus le prophète, évoquant pêle-mêle la peste, la rougeole et le choléra. Dans la bande dessinée de Hergé, la chaleur, le mystère et la sidération qui annoncent la grande révélation sont contrebalancés par les gags de Milou. Ici, j'ai la certitude que la Lune se rapproche. C'est comme si le fil qui la retenait avait cédé ou qu'on lui avait donné du mou.

Je chasse cette idée mais, sitôt montée dans ma voiture, j'allume la radio. J'apprends l'inintelligible : l'irréversible attraction de la Lune, autrement dit sa chute vers nous. Comme si la Terre et elle avaient soudainement éprouvé le besoin de se retrouver, telles deux vieilles sœurs. Parmi les interviews de spécialistes en tous genres, un linguiste rappelle que le mot *satellite* vient du latin *satelles, satellitis*, qui

signifie « garde du corps, soldat », « compagnon, serviteur », « auxiliaire, complice ». Malgré toute la technologie qui permet de scruter la croûte terrestre et l'espace infini, nous n'avons pas perçu les messages de mort que ces deux vieilles connaissances s'envoyaient à notre insu.

Attendre dans mon jardin sans rien faire : je referme la porte-fenêtre de la maison derrière moi. Je n'arrive pas à quitter le satellite des yeux. Je connais la sensation d'irréalité qui me traverse en cet instant : je l'ai déjà éprouvée quinze ans auparavant lorsqu'ont été prononcés pour la première fois les mots *pandémie* et *confinement*. Le cerveau admet difficilement ces fins-là.

Je m'y connais un peu en fin du monde : mon père a écrit pendant vingt ans, puis publié sous pseudonyme un livre sur le sujet. Il avait prévu une apocalypse pour 2012. J'ai grandi avec ce secret que je ne devais répéter à personne. En 2012, j'avais trente ans et je croyais encore en sa prophétie. Je me souviens que, le 2 janvier de cette année-là, j'étais prostrée sous une couverture dans le salon de mes parents. Je n'arrivais plus à bouger et je pleurais : je devais annoncer à mes parents que j'étais enceinte de mon deuxième enfant alors que mon père avait prédit que les femmes allaitantes crèveraient la gueule ouverte. J'étais terrorisée.

Aujourd'hui, je n'ai plus la tête sous une couverture comme une enfant, je ne suis pas dissimulée dans un coin. J'essaie d'appeler mes fils pour leur dire que je les aime, mais la communication ne passe pas. Ça aussi, je l'ai déjà vécu.

Je vais au cimetière, car je me dis que c'est là qu'il faut être pour attendre la fin. Je reste dans le jardin du souvenir qui consiste en deux plaques de béton et une plante qui hésite entre rester buisson et devenir arbre. J'ai disposé des fleurs qui demeureront éternellement neuves. De retour à la maison, je m'allonge et j'attends. Je pleure sur le bonheur passé plutôt que sur le malheur à venir.

Mon portable sonne : j'ai des messages vocaux. Ce sont les enfants qui me disent qu'ils m'aiment. J'entends leurs petits qui se chamaillent à l'arrière-plan. Ils ne viendront pas, 53

car ils ont choisi de se réfugier dans une église avec d'autres familles. Ils me donnent l'adresse pour que je les rejoigne.

J'appelle ma collègue et amie Sophie. La communication passe. Je lui demande ce qu'elle fait. Elle me propose de venir chez elle. Je monte dans ma voiture et je traverse les dix kilomètres de champs qui me séparent de sa maison. Toute la campagne est déserte. Je n'entends rien, à part le tintement d'un acouphène.

On s'assoit dans le jardin avec de la bière et des alcools plus forts. Sophie me tend simplement une bouteille en me disant : « Tiens. » Je manque de répondre que je ne bois plus de bière, puis je mesure l'absurdité d'une telle réplique ; j'attrape la bouteille. Allongées dans des chaises longues, on regarde le ciel. Je ne fais pas de blagues comme à mon habitude. Cela viendra peut-être plus tard. On évoque la possibilité d'aller se baigner une dernière fois, mais on se ravise : la mer se déchaîne, et on ne peut l'approcher. Depuis la maison de Sophie, à moins de huit cents mètres de la falaise, on l'entend gronder.

Quand on commence à avoir froid, on rentre, et Sophie allume la télé. On se demande ce que les médias peuvent bien raconter. Sur les chaînes d'info, il y a encore des gens sur les plateaux et des reportages sur les abris antiatomiques, les riches qui ont trouvé quelque part où se réfugier, les agriculteurs qui pleurent leur terre et leurs animaux, les mères qui pleurent leurs bébés à naître. Je regarde ces visages en me disant qu'avec quelques années de retard la prédiction de mon père se réalise. Mais je me dis aussi que ce n'était pas sa prédiction. Je ne crois plus en lui ni en ses discours. Il est mort, et sa fin du monde avec lui. Je n'ai jamais rien compris à sa vision des choses. Ce que je sais, c'est qu'il agitait l'apocalypse afin de faire sortir ses lecteurs du paradigme, de la réalité. L'obsession de sa vie, sortir du réel, m'a coûté vingt ans de psychanalyse. Je me mets à rire. Sophie me regarde interloquée. Á l'écran, de riches survivalistes font visiter leur abri. Depuis qu'adolescente j'ai lu *Rax* de Michael G.

54 Coney, j'ai la certitude que rien ne sert de se terrer dans des

abris souterrains, que la nature est là avec sa solution toute prête et qu'il suffit d'attendre. Même quand tout semble perdu, je garde confiance, surtout après deux bières. Et puis le dénouement de la pandémie de SARS-CoV-2 m'a quand même donné raison.

Depuis un moment, je ne pense plus qu'à une chose: demander à Sophie si l'embrasser est une bonne idée. Je ne compte plus le nombre de fois où elle m'a dit que certaines femmes lui plaisaient. Je pense que je ne suis pas son genre, mais ce n'est pas clair, et puis elle m'a quand même proposé qu'on passe nos dernières heures ensemble plutôt qu'à toutes ses autres copines. Je retourne ces pensées dans ma tête.

On se lève, et elle me fait visiter la maison, que je connais déjà, et qui ressemble à un grand paquebot vide et lumineux. Devant la chambre d'un de ses enfants partis depuis quelque temps déjà, elle s'arrête. Est-ce à cause de la présence d'un doudou lapin, couleur menthe à l'eau, sur un lit bien bordé que ses yeux s'embuent de larmes ? Dehors, la ligne du paysage n'a pas bougé. Tout est stable et permanent. Certaines fois, les falaises prises dans les tempêtes ressemblent à une fin du monde. Pas là.

Je prends Sophie dans mes bras et je la garde près de moi un peu plus longtemps que je ne devrais. Je l'embrasse sur la ligne d'implantation des cheveux et elle lève son visage vers le mien. Je n'ai rien à demander. Elle pose ses lèvres sur les miennes. C'est salé comme la fois où, nageant le long des falaises, on s'est rapprochées au point de s'enlacer. C'était il y a quinze ans. Mêmes circonstances de peur. De fin du monde. J'essuie ses larmes et je repousse une mèche de cheveux sur son visage toujours enfantin.

Sa chambre est la plus proche de la mer et, en y pénétrant, j'ai l'impression d'une grande cabine. Elle me fait asseoir sur son lit. Je me laisse aller. C'est agréable de ne pas être celle qui force les choses. Je me suis parfois demandé ce que je pouvais apporter à une autre femme. Ce que je découvre alors, et que j'ai en fait toujours su, c'est que cette question 55

ne se pose pas : on a des corps à caresser et qui aiment l'être. Amplitude et infini : mes derniers moments sont comme je les ai voulus, plus fous que la mer. Parfaits. Puis nous nous endormons.

Au réveil, on est encore là. La lumière blanche filtre partout. Enveloppée dans un gilet long, je descends dans le jardin. Des cris retentissent dans le lotissement, des gens courent, partout résonnent des klaxons, des voisins s'embrassent. Je lève les yeux. Je vois le visage de la Lune de très près maintenant. Il y a quelque chose de blanc dans l'atmosphère, sur nous, sur tous les êtres vivants. La Lune n'a plus son masque de film d'horreur, elle est à demi ronde, la face dans l'ombre, mais on voit bien ses cratères. Une voisine crie : « Elle s'est arrêtée ! » C'est la nature, cette fameuse force qui arrête la roue du temps et du destin à deux doigts de tout broyer. Mais alors que nous gardons la tête levée vers le miracle, un étrange spectacle a lieu sous nos yeux. Quelque part sur Terre, à plusieurs milliers de kilomètres de distance les uns des autres, des ordres sont donnés simultanément pour anéantir le vieux satellite. Des hommes déclenchent des frappes atomiques contre le visage familier, choisissant une fois de plus à notre place, écrivant dans le ciel une fois encore notre fin.

Peut-être que l'abri atomique aurait eu du bon, finalement.